

## LE LEXIQUE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS ET CANADIEN

**Nijolė Regina Teiberienė**

Romanų kalbų katedra  
Užsienio kalbų institutas  
Universiteto g. 5, LT-01513 Vilnius  
Tel. : + 370 5 2687275

Le français est la langue maternelle d'environ 7 millions de francophones qui vivent au Canada et parmi eux de près de six millions de Québécois. Dans une grande partie (95% d'origine française), ils sont les descendants de colons français qui se sont établis en Nouvelle-France au 16<sup>e</sup> – 17<sup>e</sup> siècle. Parallèlement il s'est produit un métissage avec les Amérindiens (population autochtone).

Selon le « Dictionnaire historique du français québécois » (Boulanger 1992, 12), les Québécois, ainsi que les Canadiens francophones en général, parlent une variété de français qui présente de nombreuses caractéristiques par rapport à celle de France. Les premiers colons avaient apporté avec eux divers usages du français qui se sont fondus en une variété commune dont un grand nombre des traits d'origine se sont conservés jusqu'à nos jours. Il ne faut pas oublier l'influence des langues amérindiennes et, surtout, des diverses variétés d'anglais, selon les groupes d'immigrants qui arrivaient dès le 18<sup>e</sup> siècle, ainsi que des créations lexicales et grammaticales pendant l'évolution de la langue, depuis le milieu du 20<sup>e</sup> siècle (Poirier 1998, 38). Un gros pourcentage d'immigrants venaient d'Ile-de-France ; c'est donc leur langue – en outre la langue de l'administration – qui a unifié l'expression des colons de toutes les provinces françaises. Les canadiens ont tout fait pour préserver cette langue née en France, mais élevée sur un autre continent dans des conditions parfois très difficiles. Selon C. Poirier et J.-C. Boulanger, le français québécois ou canadien n'est pas un simple parler populaire, comme l'affirment plusieurs linguistes : le terme renvoie à la langue de toute une société. Le français de Québec est une variété géolinguistique de français ; d'autre part, le français québécois comporte divers registres de langue, comme le français de France (Poirier 1998, 39).

Le développement de la conscience linguistique au Québec est caractérisé par l'affrontement de deux camps ou deux thèses fondamentales. Les partisans de la première thèse pensent que la norme de langue doit se rapprocher le plus possible de la norme de France ou d'un français idéal, partagé par tous les francophones qu'ils ont nommé « le français international » (Laurendeau 1990, 83). Selon J.-C. Boulanger et C. Poirier, les partisans du « français international » et de la norme de France oublient que tout usage du français est le fruit d'un réglage, mais aussi d'un écart par rapport au passé (Boulanger 1992, 13 ; Poirier 1998, 40). La seconde de ces thèses procède d'un « québécois standard » et d'une norme québécoise » qui est, selon

P. Laurendeau (1990, 83), « le français des couches élitaires du Québec, légitimé comme stricte variante géolinguistique ». Donc, l'orientation puriste insiste sur le français de Québec aussi fidèle que possible au français européen standard. Les partisans de l'autre tendance, par contre considèrent le français québécois comme un système langagier autonome et indépendant. Ils ne regardent plus le français standard de France comme un modèle. Coupé de sa source le français canadien et québécois fait son chemin depuis longtemps. Cette petite étude est consacrée à l'analyse de son vocabulaire.

La langue française au Canada, y compris au Québec, a reçu en héritage un grand nombre de formes archaïques ainsi que dialectiques et les a conservées dans leur pureté originelle. En plus, en se heurtant à l'une influence forte de l'anglais, le français absorbe beaucoup de formes anglaises, surtout au niveau du vocabulaire (emprunts, calques). Les différences entre faits linguistiques québécois et français sautent « aux oreilles » de manière plus ou moins nette suivant les cas. N'importe quel francophone qui arrive au Québec perçoit assez rapidement non seulement la prononciation qui diffère sensiblement de celle d'un Français, mais aussi l'usage différent des mots simples tels que « bonjour » au lieu d'« au revoir » ou « bienvenue » de l'anglais « welcome » que nous adresse un Québécois en réponse à nos remerciements au lieu de « je vous en prie », etc. Ou bien : l'emploi différent des mots « breuvage » pour « boisson » ; « tabagie » (mot algonquin) pour « bureau de tabac » etc. Les déviations de sens n'ont pas suivi un parcours identique de part et d'autre de l'Atlantique.

Les particularités principales par lesquelles le vocabulaire du français québécois se distingue de celui du français standard ce sont les mots d'origine amérindienne, les archaïsmes et les provincialismes, les anglicismes, les canadianismes et québécoïsmes, les sacres et les mots de joul (le québécois populaire). Comme les emprunts à l'anglais y sont très nombreux, ils demanderaient une étude à part, ainsi que les sacres. Pour expliquer la signification des mots nous nous sommes fondés sur le « Dictionnaire de la langue québécoise » de L. Bergeron (1980) ; « Dictionnaire des canadianismes » de G. Dulong (1999) ; « Le français du Canada » de V. Barbeau (1970), « Savoureuses expressions québécoises » de M. Béliveau et S. Granger (2000) etc. Les exemples cités sont aussi empruntés aux mêmes auteurs.

**Les mots d'origine amérindienne.** Les colons français débarqués en Nouvelle France alignèrent souvent leur comportement sur les habitudes de ceux qui habitaient le territoire avant eux et empruntèrent à eux beaucoup de mots. Néanmoins l'amérindien a laissé peu de traces en français québécois : à peine une quarantaine des termes (Lavoie 1995, 373). Outre les modes de déplacement sur l'eau ou dans la neige, tels que *toboggan* ou *tabagane* : traîneau pour glisser chez les Algonquins, les Canadiens Français empruntèrent aux Amérindiens des mots pour désigner des réalités régionales, des vêtements et de la nourriture, tels que *mocassin*, *totem*, *pichou* : espèce de mocassin ; *machinaw* : étoffe à larges carreaux dont on fait des chemises ou des vestes, et par extension, ces vêtements ou bien *macoucham* : ragoût de gibier et de poisson ; *sagamité* : plat de maïs ; ou bien encore, les mots du domaine de la vie de l'esprit – *manitou* : les pouvoirs du bien et du mal. D'un emploi assez rare aujourd'hui, les mots amérindiens se retrouvent aussi dans le domaine de la flore et de la faune. Par ex., *mascouabina* : sorbier indigène ou cormier et *atoca* : variété d'airelle ; les gros animaux sauvages que l'on chasse pour la viande et le cuir, comme le *wapiti* ou le *caribou* : renne du Canada qui vit en troupeau et gratte la neige avec ses pattes pour se nourrir (les Micmacs appellent ce

comportement « *kalibou* »), ou bien le *carcajou* : blaireau; les petits animaux à fourrure comme le *pécan* : cousin éloigné de la martre européenne ; des oiseaux tels que *cacaoui* : canard sauvage ; les poissons comme l'*achigan*, le *caplan*, la *ouananiche* : saumon d'eau douce, ou bien ce curieux petit animal qui n'est ni un crapaud ni une petite grenouille et dont le nom est une jolie onomatopée : le *ouaouaron*. La toponymie canadienne (surtout québécoise) est remplie de noms propres qui sont la transcription phonétique des noms que les Amérindiens avaient donnés aux différents lieux. Les noms de lieux amérindiens les plus courants sont : le nom du pays lui-même le *Canada* (village), l'*Ontario* (grand lac), le *Manitoba* (prairie, eau), la *Saskatchewan* (courant rapide), le *Québec* (détroit), *Hochelaga* (digue de castors), *Gaspé* (bout de la terre), *Chicoutimi*, *Natashquan*, *Métabetchouan*, *Matapédia*, *Rimouski* etc. C'est donc au contact de la géographie que le français québécois s'est principalement teinté d'indigénisme. Tous ces noms de lieu étranges rappellent les premiers habitants du pays. Leur présence se retrouve aussi dans les métaphores inspirées de leurs mœurs, de leurs habitudes, par ex., le mystère de la naissance s'explique par la *visite des sauvages* et une mère sur le point d'accoucher *attend les sauvages*. Donc, les dialectes des peuplades indigènes indiens n'ont que très superficiellement marqué le français du Canada et du Québec. Et comme le dit V. Barbeau (1970, 161), plutôt qu'au cœur de la langue c'est à sa périphérie qu'on les rencontre. Donc, les amérindianismes constituent l'aspect novateur du français canadien et québécois.

**Archaïsmes et provincialismes (dialectalismes).** La Conquête du Canada par les Anglais au 18<sup>e</sup> siècle a rompu pour longtemps presque tous les liens entre la colonie et la France. A partir de ce moment, le français va évoluer indépendamment au Québec et en France. Alors se produisent deux phénomènes qui contribuent à éloigner les variétés linguistiques. D'une part, apparaissent dans l'une et l'autre les transformations différentes, surtout phonétiques et lexicales. D'autre part, certaines formes à l'origine commune ne disparaissent que dans une seule variété. Ainsi, l'isolement des Canadiens a fixé des mots et des constructions qui sont disparus en France et qui apparaissent désuètes ou provinciales à des locuteurs Français. Ces deux types de particularités font appel à l'éloignement du français québécois par rapport au français de France, que ce soit dans le temps (archaïsmes), ou dans l'espace (provincialismes). Le Québec a donc gardé de son long isolement plusieurs mots qui ont totalement disparu de France ou ne se sont conservés dans son usage que dans certaines régions bien précises.

**Archaïsmes.** Selon T. Lavoie (1995, 372), tout parler transplanté (début 17<sup>e</sup> siècle) loin de sa source d'origine et d'enrichissement et, en plus, dominé un siècle et demi plus tard (1763) par une autre langue (anglais) garde plus longtemps les sens anciens et il ne peut plus suivre le même renouvellement lexical. Mentionnons quelques exemples : *déjeuner*, n. m., : petit déjeuner ; *dîner*, n. m., : déjeuner, c.à.d. le repas de midi ; *souper*, n. m., le dîner, c.à.d. le repas de soir ; *à cette heure*, loc. adv., : maintenant (se trouve chez Montaigne, Balsac). Ex., *Asteure-cite, je ne suis pas vaillant ; s'écarter* : s'égarer, se perdre ; *couverte*, n. f., couverture ; *barrer/débarrer une porte* : « fermer/ouvrir une porte à clé ». C'est une allusion au mode de fermeture simple qui consistait à mettre une barre transversale sur l'ouverture. Ex. : *barrer quelqu'un* : enfermer à clé. Cette expression s'emploie encore très fréquemment en Anjou avec le même sens qu'au Québec. *A cause que*, loc. conj. : parce que ; *menterie*, n. f., : mensonge ; *tête d'oreiller*, n. f., : taie d'oreiller ; *s'assir*, v. intr., : s'asseoir, etc. Ces sens étaient courants en français de jadis et étaient consignés dans les dictionnaires, mais aujourd'hui, soit

ils en ont disparu, soit on les conserve en les marquant comme vieillis. D'autre part, il arrive souvent qu'on conserve en français québécois un sens générique archaïsant alors qu'en français on l'a remplacé entre-temps par un terme plus spécifique : *bouteille* : biberon (19e siècle) ; *balance* : pèse-personne (20e s.) ; *calotte* : casquette (19e s.) ; *garde-robe* : placard (18e s.) ; *jaquette* : chemise de nuit (19e s.) ; *poêle électrique* : cuisinière électrique (19e s.) ; *froc* : blouson (1922) ; *carosse* : landau (20e s.) ; *cadran* : réveil-matin (17e s.) (Lavoie 1995, 372).

**Dialectalismes ou provincialismes.** Le français québécois a conservé plusieurs mots qui n'ont existé que dans les parlers de l'ouest et du centre du domaine d'oïl de France (80% des premiers colons provenaient de ces régions). Ainsi, *catin* a gardé son premier sens de poupée (attesté en France encore au 17e siècle). Son deuxième sens : « pansement au doigt ». On emploie même le verbe *catiner* pour « jouer à la poupée ». *Bienvenir* – accueillir favorablement. Ex. : *Nous sommes heureux de vous bienvenir à Montréal.* *Abrier* : couvrir les personnes, les fleurs, les légumes ou une lampe, un feu. (A le même sens en Normandie) : *S'abrier* : se couvrir, se vêtir. Ex. : *S'abrier chaudement* ou *Abrie-toi ben*). *Place*, n.f., : sol de la maison ; *beurrée*, n.f., : tartine. *Allable*, adj., : praticable, carrossable Ex., *Au printemps les chemins sont pas allables*). Se dit aussi du temps Ex., *Un temps pas allable*.

Toutefois la plupart des linguistes reconnaissent que la distinction entre archaïsmes et dialectalismes n'est pas toujours facile à établir et certains mots relèvent à la fois de l'une ou de l'autre catégorie. C'est le cas, entre autres, de *bavasser* au sens de « parler beaucoup et sans réflexion » et *catin* au sens de « femme aimée », (Ex., *Je suis allé à la fête avec ma catin*) et qu'on retrouve attestés dans les dictionnaires du 17<sup>e</sup> siècle et dans de nombreux parlers. Certains linguistes les nomment « archaïsmes-dialectalismes (Lavoie 1995, 371). Par ex., *Cavalier*, n.m., : amoureux, prétendant. Ex., : *Son cavalier va la voir tous les dimanches.* *Chaud*, -e, adj., ivre, gris. Ex. : *Faites-y pas attention, il est chaud* ; (dialecte angevin). *Chaud*, adv., : cher. Ex. *Ça lui a coûté chaud.* *Comprenable*, adj. : compréhensible. Ex. *Il est pas compréhensible quand il parle en termes.* *Dret*, -ette, adj. : droit. Ex. : *Se tenir le corps dret* (Forme vieillie chez Littré). *Etrange*, n.m., : étranger, adj., - nouveau. Ex. : *Rien d'étrange aujourd'hui ? Fraîche*, n.f., : le frais. Ex. : *prendre la fraîche.* *Gazette*, n.f., : journal. Ex. : *C'est écrit dans la gazette.* (Employé par Molière). *Courant* dans certains titres de journaux. *Jongler*, v. intr., : songer, réfléchir. Ex. : *As-tu bien jonglé avant de te décider ? Malcommode*, adj., : incommode, indocile, bête. Ex. *On est ben incommode à son âge.* En France se dit des choses. *Marié*, v. tr. : épouser. Ex. : *J'ai marié ma femme à Québec* (Courant en Normandie). *Méchant*, adj., : mauvais. Se dit du temps, des chemins, des mets etc. Ex. : *Y la méchant deouâr* (Il fait mauvais dehors). *Mouiller*, v. impers. ou tr. : pleuvoir. Ex. : *Y mouille tous les jours.* *Mouvoir*, v. tr. ou intr : mouvoir, déplacer. Ex. : *Mouve ta chaise que je passe.* *Parlement*, n. m., : pourparler, entretien, langage. Ex. : *Elle a un beau parlement.* *Piger*, v. tr. ou intr., : prendre, trouper. Ex. : *Ousse que t'as pigé c'ï'affaire-là ?* En France s'emploie dans la langue populaire au sens de « comprendre ». *Se réparer*, v. pron. (ou *se repärer*) : se parer ; se mettre au beau (en parlant du temps). Ex. : *Le temps se répare.* *Se toiletter*, *s'entoiletter*, v. pron., : s'endimancher, se parer. Ex. : *S'entoiletter pour la messe.* *Tremper*, v. tr. : servir (la soupe) ; verser, prendre (de l'eau). *Travaillant*, -e, n. ou adj. Ex. : *Sa femme est ben travaillante.* *Tuer*, v. tr. : rejeter ; éteindre. *Tuer* (une lampe, une chandelle). Ex. : *Tue la lampe avant de monter.* *Valeureux*, -euse, adj., : bien portant, vigoureux. Ex., *Il est encore valeureux pour son âge.*

Donc, les archaïsmes et dialectalismes constituent l'aspect conservateur du français québécois et canadien. Dans les dictionnaires les amérindianismes, les archaïsmes, les régionalismes (provincialismes) sont très souvent marqués comme canadianismes ou québécoismes.

**Canadianismes et québécoismes.** Le canadianisme (1888, de canadien), c'est un fait de langue (mot, tournure) propre au français parlé au Canada (par ex., le canadianisme *débarbouillette* équivaut à « gant de toilette » (Petit Robert 1998, 243). De même « le québécoisme » (1970, de Québec) est un fait de langue propre au français de Québec. Par ex., le québécoisme *Quétaine ou Kétaine*, adj. et n., (1970) est « un synonyme de cucu-la-praline, de pepsi, de niais, de risible. (Petit Robert 1998, 1579). Les québécoismes font la majeure partie des canadianismes.

Le français de la Nouvelle France, au premier stade de son histoire, éloigné et isolé de la mère-patrie a acquis une individualité étonnante. Grâce à sa solitude il parvient à se différencier assez tôt des dialectes et des patois divers dont il est issu, tout en demeurant une langue provinciale. Contrairement au langage rustique de la France, il déborde les frontières linguistiques au fur et à mesure qu'il s'habitue et qu'il s'incorpore au nouveau continent (Barbeau 1970, 159). Pour traduire ce que l'environnement nouveau lui présente de spécifique et d'inédit, le français apporté a dû s'élargir, s'imprégner de couleur locale. Pour nommer les phénomènes nouveaux de la géographie, la faune, la flore, les réalités du Canada et du Québec il lui fallut fabriquer de nombreuses désignations nouvelles. Les unes sont originales, les autres renouvelées du fond ancien. Ainsi, pareil à tous les pays francophones, le Canada possède des expressions, des tournures, des mots qui lui sont personnels, exclusifs. On les a appelés les québécoismes ou bien les canadianismes. Parmi les canadianismes il y en a qui sont à rejeter et il est possible de filtrer ceux qui, en regard du français moderne, ne présentent aucune anomalie de sens et de structure.

V. Barbeau (Barbeau 1970, 176) ne soutient pas l'idée que le français canadien a enrichi la langue française pratiquée en France. Les termes d'origine canadienne agréés en France sont en nombre infiniment petit dans le français courant. Pour l'illustrer, il note seulement : *patinoïre, partisanerie, malcommode, parpage, prenage, partiellement, magasiner et magasinage*. D'autre part, il y a des mots, tels que « canadienne », qui désigne, en France, une sorte de long canot, une veste doublée de mouton etc. Alors qu'aucune de ses significations n'est connue au Canada où il signifie « habitant du Canada d'origine française par opposition à l'Anglais ». C'est la façon dont on étend le sens de certaines désignations. Le vocabulaire de l'hiver : on ne pourrait pas imaginer le Canada ou le Québec sans les *bancs de neige* (congère, sous le modèle de « banc de glace » usité en France), les *bordées* (rafale de neige), la *gelure* (frimas ; ex. : *Les vitres sont couvertes de gelure*), la *neigeaille* (neige légère), la *poudrerie* (tourbillon de neige, ce que les Français appellent : « blizzard ») ; la *croûte* (couche de glace sur la neige) et le verbe *croûter* (glacer, ex. : *La pluie a croûté la neige*), large semelle qui sert à marcher sur la neige ; cité aussi par Petit Robert français : les *claques* (caoutchoucs, ex. : *Sortir avec pas de claques*). Ajoutons encore les 28 mots employés surtout par les scientifiques pour nommer les différentes étapes de l'eau en train de passer de l'état liquide à l'état solide, tels que le *frasil* (fragments de glace flottant à la surface de l'eau) ; les *glaces*, (gel, ex. : *Il faudra attendre les glaces pour traverser de l'autre bord*), la *glace pourrie* (glace rendue poreuse par le dégel) etc.

La langue de Québec est concrète. Ses origines maritimes et agricoles se reflètent souvent

dans de savoureuses expressions. Ainsi, on dit au Canada *embarquer, débarquer d'un autobus, d'un train* (formation semblable au verbe *arriver*, venant de *rive*, qui a totalement perdu sa connotation fluviale) ou bien *se(dé)greyer* ou *se(dé)greiller* pour s'habiller ou se déshabiller (de gréer un navire); *amarrer*, v. tr. ou intr.: attacher Ex.: *Amarrer ses souliers, un paquet etc*; attacher un cheval; arrêter, cesser Ex.: *C'est assez parler, amarre-là*). Les mots à l'origine agricole: *broche à foin*, adj. ou n. m. ou f.: rafistoleur Ex.: *Regarde ce broche à foin-là !*; *amanchures*, n. f.; pl. ou *amanchage*, n. m. (de la broche à foin): situation bizarre ou fâcheuse Ex.: *Quel amanchage !*, ouvrage mal fait, objet de; *les clôtures de broche piquante* – clôtures en fil de fer barbelé; *être sur la clôture* ou à *cheval sur la clôture* – être indécis. On ne peut pas imaginer la forêt de Québec sans son *sucre du pays* (sucre d'érables), *ses érables blancs* (érables à sucre), *ses cabanes à sucre* (bâtiment où l'on fabrique le sirop et le sucre d'érable); *ses sapinages* (sapinière, branches de sapin); *ses corneilles* (oiseau de proie semblable à l'épervier) et *ses pins rouges* (pins résineux). Et une quantité de mots du vocabulaire quotidien, tels que: *Brunante*, n. f.: tombée de la nuit. Ex.: *Se faire prendre par la brunante*; *barre du jour*, n. f.,: aube, aurore; *Catalogne*, n. f.,: Crêpes au lard; *Musique à bouche*, n. f., ou *ruine-babines*, n. m.: harmonica; *Ruine-culottes*, n. m.,: glissoire; *Lite*, n. m.,: lit; *Pochette*, n. f.,: lampe, ampoule. Ex.: *Change la pochette, elle est brûlée*; *Pogner*, v. tr.,: prendre, saisir. Ex.: *Pogne la pelote*; *Porte de cour*, n. f.,: porte cochère; *Peignure*, n. f.,: coiffure; *Pardessus*, n. m. pl.: bottes d'hiver; *Partir sur une balloune*: aller faire la fête et boire beaucoup Ex.: *je suis parti sur une balloune avec mon copain*; *Traîne sauvage* ou *traîne*, n. f.,: voiture d'hiver, traîneau, *Bicycle, bicique*, n. m.,: vélo, bicyclette Ex.: *T'as vu mon nouveau bicycle ?*; *Balayeuse*, n. f.,: aspirateur *Bas* – culottes: bas collants; *Bébélles*, n. f. pl.,: jouets. Ex.: *le Père Noël va t'apporter des bébélles*; *Parcage*, n. m.,: stationnement des automobiles. Ex.: *Espace de parcage*. Nous avons vu que la plupart des mots cités sont les québécoismes sémantiques. Les québécoismes de forme sont beaucoup plus rares. Donc, le sens du concret est une des particularités et une des qualités du français québécois. Selon F. Tétu de Labsade (Labsade 1989, 95) ce sens du concret pousse les locuteurs du Québec à inventer très vite des termes nouveaux pour ne pas avoir à adopter les mots imposés par l'anglais. La majeure partie de canadianismes et des québécoismes analysés ci-dessus ne sont pas glosés dans les dictionnaires français. (Robert, Larousse), omis quelques-uns tels que « *le portage* » ainsi que (*portager* ou *faire du portage*) qui est accepté par l'Académie et qui signifie en français moderne: « transport à dos d'homme » et marqué comme mot spécial et courant au Canada: « l'action de transporter à dos d'homme son canot et son équipement d'un cours d'eau à l'autre ». Le plus souvent le sens des mêmes mots diffère sensiblement en France et au Canada (au Québec), par ex., le *voyageur* au Québec c'est « un coureur de bois » ou « un aventurier ». Nous avons pu nous persuader que l'usage et la signification d'un mot ne sont pas nécessairement les mêmes d'un pays à l'autre. Un Français qui se rend au Québec (au Canada) pour la première fois sera parfois dérouté par une expression qui ne lui est pas familière. Il s'agit pourtant souvent des mêmes mots mais employés de façon différente. Très souvent ils font partie de la langue populaire (joual). Il y a beaucoup de mots et d'expressions utilisés au Québec, mais pas en France. C'est pourquoi V. Barbeau (Barbeau 1970, 177) a raison en disant que les Canadiens Français et les Québécois ne parviendront jamais à synchroniser leur parler avec celui des Français. Le français québécois restera toujours une variante géolinguistique de

la langue française ainsi que le français de Belgique ou de Suisse. Donc, la norme sociale du français québécois ou canadien, malgré les polémiques est encore en voie de constitution (Boulanger 1992, 13). Nous partageons aussi l'avis de la plupart des linguistes québécois (V. Barbeau, L. Bergeron, M. Béliveau etc) qu'il ne faudrait pas condamner et rejeter tous les canadianismes et les québécismes parce qu'ils enrichissent la langue. La vitalité manifeste de ces mots nous rassure de la survivance du français au Québec.

## RÉFÉRENCES

- Barbeau V. 1970. *Le français du Canada*, Québec.
- Béliveau M. Granger S. 2000. *Savoureuses expressions québécoises*. Québec.
- Bergeron L. 1980. *Dictionnaire de la langue québécoise*. Montréal.
- Boulanger J.-C., Rey A. 1992. *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*. Montréal.
- Dagenais G. 1984. *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*. Québec.
- Dulong G. 1999. *Dictionnaire des canadianismes*. Québec.
- Lavoie T. 1995. *Français de France et français du Canada*. Québec.
- Poirier C. 1998. *Dictionnaire historique du français québécois*. Québec.
- Tétu de Labsade F. 1989. *Le Québec : un pays, une culture*. Québec.

## KVEBEKO BEI KANADOS PRANCŪZŲ KALBOS LEKSIKA

Nijolė Regina Teiberienė

Santrauka

Straipsnyje bandoma apibrėžti Kvebeko ir apskritai Kanados prancūzų kalbos santykį su bendrine prancūzų kalba. Kvebeko (Kanados) prancūzų kalba yra vienas iš prancūzų kalbos geolingvistinių variantų ir turi, lyginant su bendrine prancūzų kalba, nemažai ypatumų ir skirtumų, būdingų tik šiam variantui. Labiausiai jie išryškėja kalbos leksikoje. Straipsnyje analizuojami ir iliustruojami pavyzdžiais svarbiausieji Kvebeko prancūzų kalbos leksikos ypatumai, t.y. skoliniai iš Amerikos indėnų tarmių, archaizmai bei dialektizmai (provincializmai), likę iš 16-17 a. prancūzų kalbos ir iš įvairių Prancūzijos provincijų dialektų bei tarmių, o taip pat kanadizmai bei kvebecizmai, t.y. žodžiai, vartojami tik Kanadoje arba Kvebeke. Minėtos leksikos analizė ir pavyzdžiai patvirtina, kad Kanados ir Kvebeko prancūzų kalbos norma dar tebėra kūrimosi stadijoje, kad ši kalba išsaugoja daugybę žodžių, kurių jau nebeliko dabartinėje bendrinėje prancūzų kalboje arba jie čia turi kitą prasmę. Taigi Kanados ir Kvebeko prancūzų kalba egzistuoja bei vystosi toliau ir ryškiai skiriasi nuo dabartinės bendrinės prancūzų kalbos.

[teikta 2006 m. sausio mėn.